

par là de pourvoir à leur entretien. Au très-grand préjudice des âmes confiées à leurs soins, on n'a même pas voulu reconnaître les actes de juridiction épiscopale qui émanaient d'eux, tels que les nominations aux cures et aux autres bénéfices ecclésiastiques.

Lord Dufferin a écrit à M. Sulte, de sa propre main, une lettre charmante de remerciement et de félicitation.

C'est un homme extraordinaire qui n'oublie rien, et s'ingénue à être aimable et gracieux. Il va arriver en Angleterre chargé de souvenirs du Canada. Il a poussé la délicatesse jusqu'à se procurer les portraits de tous les élèves des collèges et couvents qui ont reçu, pendant son séjour au Canada, le prix Dufferin.

Nous espérons que le souhait de M. Sulte s'accomplira, et que le bien-aimé lord Dufferin nous reviendra. Le fait est que si, dans quelques années, le lien qui nous unit à l'Angleterre s'affaiblissait, elle ne pourrait mieux faire que de nous envoyer lord Dufferin pour réchauffer notre loyauté. Ce serait un homme dangereux pour les partisans de l'indépendance ou de l'annexion. Nous ne craignons pas même d'émettre l'opinion qu'il reviendra avant longtemps.

Le général Deligny, qui commande le quatrième corps de l'armée française, l'un de ceux qu'on a vu défilier à Vincennes, est un vaillant homme plein d'énergie et de résolution. On citait de lui un de ces traits qui rendent un général populaire et lui assurent pour toujours l'estime et le dévouement du soldat.

Un jour on faisait une marche pénible, les chemins étaient mauvais, couverts de neige. Des hommes refusent d'avancer.

« Nous sommes trop mal chaussés, disent-ils ; nous ne pouvons aller plus loin. »

Deligny — nous ne savons quel était alors son grade — n'essaya pas de raisonner avec eux ; il ôte tout simplement ses bottes, les jette loin de lui, et, s'adressant aux récalcitrants :

« Maintenant, leur dit-il, vous marcherez. »

Et, en effet, ils marchèrent.

Le parti socialiste en Russie, comme en Allemagne, redouble d'audace. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* nous signale, en effet, l'apparition d'une brochure, émanant du comité révolutionnaire de Saint-Petersbourg, et qui a paru sous ce titre : *Mort pour mort*. Voilà, d'après la feuille allemande, un court extrait qui permet de juger l'esprit et les tendances de cette publication :

Pour éviter toute méprise, déclare le comité russe, nous portons, par la présente publication, à la connaissance de tous, que le chef de la gendarmerie, le général adjudant Mésentzoff, a été effectivement tué par nous, socialistes révolutionnaires — nous, faisons de plus savoir que cette mort, qui n'est pas le premier événement de cette nature qui se soit produit, ne sera pas non plus le dernier, si le gouvernement continue à persévérer dans le système actuellement suivi. Le gouvernement seul nous a poussés dans cette voie sanglante où nous sommes engagés. Le gouvernement seul nous met le revolver et le poignard à la main.

Le meurtre est un acte effrayant. L'homme ne peut enlever la vie à son semblable, que lorsqu'il n'est plus assez maître de lui pour se dominer. Mais le gouvernement russe nous a obligés, nous, socialistes, à nous déterminer à commettre une série de meurtres, et à ériger l'homicide en système.

On sait que Paris a eu pour berceau un marais boueux. La capitale de l'Allemagne a une base encore moins solide, car elle repose, paraît-il, sur des sables mouvants. C'est du moins ce que nous apprend une correspondance de Berlin, adressée au *Journal d'Alsace* :

D'intéressantes découvertes ont été faites ces jours derniers, pendant des travaux de déblaiement nécessités par les constructions nouvelles de la canalisation dans la Louisestrasse.

On a découvert, à sept mètres sous le sol actuel, une immense tourbière de deux mètres d'épaisseur, et au-dessous, les restes d'une vaste forêt de hêtres ; du milieu des débris d'arbres qui se trouvent comprimés dans cet humus, on a retiré un grand nombre de coques de noix, des os de singes primitifs, etc.

Ailleurs, les fouilles mettent à jour, au-dessous de la couche de sable supérieure, de canaux profonds, dans lesquels il est fort difficile d'ac-

seoir les fondations des murs et des bâtiments nouveaux.

Tout démontre que le sol de cette contrée a été bouleversé par des cataclysmes successifs, et que, sur le terrain primitif, sur les forêts renversées, sur les marais comblés, la mer a dû passer, un jour, recouvrant le tout de ces épaisses couches de sable, de ce sable fin qui effleure le sol dans toute la province de Brandebourg.

Le meurtrier de Mathevon, Castelfloraz, a subi son procès à Saint-Jean, la semaine dernière. Il était défendu par M. Guillot, jeune avocat de talent de Saint-Jean. M. Paradis représentait la Couronne. La preuve était presque toute de circonstances, mais très-forte.

L'honorable juge Johnson adresse la parole aux jurés, qui se retirent ensuite dans leur salle de délibérations. Au bout de vingt minutes, ils reviennent en cour et rapportent un verdict de « coupable. »

Le greffier de la cour demande alors au prisonnier s'il a quelque chose à dire pour sa défense. Il répond qu'il n'a rien à dire et qu'il s'est trouvé sans moyens de défense. J'ai télégraphié à Montréal, dit-il, pour avoir des documents qui sont en la possession des avocats qui devaient me défendre, mais je ne les ai point reçus. J'aurais prouvé par ces lettres que je n'ai jamais essayé d'assassiner le défunt. Il y a des témoins aux Etats-Unis qui auraient prouvé que j'ai laissé Mathevon dans ce pays, mais je n'ai pu faire venir ces témoins.

Le juge adresse la parole au prisonnier. Vous avez été déclaré coupable de meurtre par les jurés, et la Cour approuve ce verdict. Les preuves de votre culpabilité sont très-fortes. Vous prétendez que Mathevon n'est pas mort, mais c'est une prétention ridicule, puisqu'on a trouvé son cadavre. Il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, celui de prononcer la sentence que vous méritez. La Cour vous condamne à être transporté à la prison où vous êtes détenu, et de là au lieu du supplice, vendredi, le 13 de décembre prochain, pour être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive. Que Dieu ait pitié de votre âme.

Lord Beaconsfield vient d'être élevé à la dignité de comte. Il prendra désormais les titres de vicomte Garmoyle et de comte Tairns. Le *Figaro* fait à ce sujet les réflexions suivantes :

Deux Gaspards se rencontrent sur le boulevard. L'un dit à l'autre : « J'ai vu la montre d'Ernest. Elle est fort belle, la montre d'Ernest ! Aide-moi à la lui prendre, et je te donnerai l'épingle de cravate de Jean-Baptiste. »

L'autre Gaspard consent, et, comme ils sont plus forts à eux deux qu'Ernest et Jean-Baptiste, Ernest abandonne sa montre, et Jean-Baptiste son épingle de cravate. Que méritent les deux Gaspards ? Six mois de prison.

D'autre part, lord Beaconsfield dit à M. Andrassy : « Je prends l'île de Chypre aux Turcs ; laissez-moi faire, et vous aurez la Bosnie. — C'est entendu, » répondit M. Andrassy. Aussitôt dit, aussitôt fait. Lord Beaconsfield entre en Chypre, Andrassy pénètre en Bosnie. Que méritent MM. Beaconsfield et Andrassy ? D'être nommés comte, prince, grand palatin, et être criblés d'honneurs et de dignités.

Voilà, dit-il, les deux morales de la société moderne.

A propos des difficultés survenues entre l'Angleterre et l'Afghanistan, le *Figaro* ajoute :

L'Angleterre trouve mauvais que l'émir qui règne sur l'Afghanistan ait refusé de recevoir son envoyé, qui se présentait chez lui, escorté de plusieurs régiments. J'avoue que la susceptibilité de l'Angleterre me paraît tout à fait déplacée. Si un simple particulier, dans une circonstance analogue, se montrait aussi impressionnable et aussi exigeant que la froide Albion, je suppose qu'on lui rirait au nez.

Vous êtes chez vous, en train de déjeuner. Votre bonne entre et vous dit : « Monsieur, il y a quelqu'un en bas, que vous ne connaissez pas, et qui demande à vous parler. Il est accompagné de plusieurs gendarmes, d'un grand nombre de carabiniers à cheval et de plusieurs pièces d'artillerie. »

Je me demande ce que vous répliqueriez. En supposant que vous ayez un certain courage, comme l'émir de Caboul, vous n'hésiteriez pas à répondre à votre bonne : « Dites à ce monsieur que je suis flatté de sa visite ; mais je suis réellement logé trop à l'étroit pour recevoir tant de monde. Priez-les de s'en aller. » Le monsieur s'en irait et serait tout à fait ridicule de se plaindre.

M. Barthe a tracé, la semaine dernière, de main de maître, les portraits de Sir John et des honorables MM. Mackenzie et Brown. Après avoir constaté le talent et

l'habileté de Sir John, il raconte comment, un jour, il s'associa M. Brown, et le lâcha quand il crut qu'il pouvait s'en passer, et comment M. Brown, humilié et furieux, jugea à propos d'opposer M. Mackenzie à Sir John.

Il fait alors l'éloge de l'honnêteté, de l'énergie et de l'amour du travail de M. Mackenzie, mais trouve qu'il n'était pas assez souple, assez affable et habile pour lutter contre Sir John, qui, profitant de la crise, s'est servi du mot protection pour arriver.

M. Fabre admire les portraits faits par M. Barthe, et les complète par des remarques intéressantes.

Il dit que le parti libéral, arrivé au pouvoir, n'aurait pu s'y maintenir qu'en donnant le commandement à M. Blake.

M. Blake, dit-il, était de force à achever Sir John, brisé par sa chute ; non pas qu'il ait la souplesse, l'élasticité, l'adresse du chef conservateur ; mais il a la force, il a la grandeur. C'est lui que tous, amis et ennemis, avaient salué comme l'homme dirigeant, et que Sir John lui-même avait désigné à ce rôle le jour où, le voyant entrer pour la première fois en Chambre, il s'était penché à l'oreille de son voisin et lui avait dit : « Voilà mon successeur qui entre ! » M. Blake aurait combattu Sir John de la seule façon qu'il pouvait être combattu victorieusement ; il aurait opposé les principes vraiment libéraux aux manœuvres adroites, les idées franchement populaires aux intérêts leurrés. Le peuple se serait passionné pour le grand libéral, et l'habile prestidigitateur aurait vu sa magie dédaignée.

M. Fabre montre ensuite M. Huntington allumant son cigare et cachant sous un sourire le chagrin qu'il éprouva en voyant gaspiller si promptement le fruit de ses labeurs.

Les appréciations de MM. Barthe et Fabre peuvent ne pas convenir à tout le monde, mais elles sont charmantes à lire.

## NOS GRAVURES

### Les cardinaux Franchi et Nina

Par la mort du cardinal Alexandre Franchi, ministre d'Etat du Saint-Siège, le pape Léon XIII a perdu un ami d'enfance en même temps qu'un sage et fin conseiller.

Son Eminence le cardinal Franchi était né à Rome, le 25 juin 1819. Envoyé comme chargé d'affaires en Espagne, il s'était distingué dans la difficile négociation du concordat. Il eut également un plein succès à Constantinople, où il obtint du sultan Abd-ul-Aziz le règlement du différend arménien.

Créé cardinal en 1873, et préfet de la Propagande en 1874, il avait été appelé au poste le plus élevé de l'administration ecclésiastique, en recevant de Léon XIII le portefeuille de ministre d'Etat du Saint-Siège.

Le cardinal Lorenzo Nina, choisi par le Pape pour succéder au cardinal Franchi, est né près d'Acône, le 12 mars 1812. Il appartient à la bourgeoisie. Son père était notaire, comme celui de Franchi. Dans plusieurs circonstances, Pie IX eut recours à son jugement éclairé et à son habileté ; comme témoignage de sa satisfaction, il le nomma d'abord assesseur du Saint-Office, puis, le 2 mars 1877, le créa cardinal.

### Mgr Dupanloup

Le télégraphe nous a appris la douloureuse nouvelle de la mort de Mgr Dupanloup, arrivée subitement vendredi soir, le 11 octobre.

Mgr Dupanloup est un des premiers hommes de ce siècle. Il est né le 3 janvier 1802 à Saint-Félix, en Savoie. Il se rendit en 1810 à Paris où il commença ses études dans la maison de la rue Duregard, pour les continuer plus tard à Saint-Nicolas et les finir à Saint-Sulpice.

Il fut ordonné prêtre en 1825, devint confesseur du duc de Bordeaux en 1827, et catéchiste des jeunes princes d'Orléans en 1828. Il fut fait aumônier de madame la Dauphine dans les premiers mois de 1830. De 1830 à 1838, il fut successivement confesseur de Notre-Dame, préfet des études du petit Séminaire de Paris, premier vicaire de Saint-Roch, supérieur du Petit Séminaire et vicaire-général.

En 1841, il prit possession de la chaire d'éloquence à la Sorbonne. Il fut préconisé évêque d'Orléans le 30 septembre 1849, et sacré à Paris, le 9 décembre suivant.

Mgr Dupanloup a considérablement écrit sur l'éducation et l'enseignement. Son style est clair, précis et énergique. Il maniait la langue avec une dextérité étonnante et coulait ses brillantes pensées dans un français irréprochable dont la beauté rappelle la manière de saint François de Salle. Il fut élu à l'Académie française en 1845, en remplacement de M. Tissot. Il a cessé de siéger dans cette illustre compagnie depuis que M. Littré en fait partie.

Mgr Dupanloup était sénateur et siégeait à la droite.

## La guerre dans l'avenir

### LES BATTERIES AÉRIENNES

Nous vivons dans un temps où tous les arts se perfectionnent, ceux qui ont pour but de désoler l'humanité comme ceux qui tendent à l'enrichir, et où les hommes emploient les loisirs de la paix à imaginer de nouveaux moyens de mieux se détruire pendant la guerre. Que de terribles engins n'a-t-on pas inventés durant ces vingt-cinq dernières années, et où s'arrêtera cette rage de destruction si les inventions qui nous semblent les plus pacifiques sont elles-mêmes employées pour porter la mort parmi les nations !

On n'a pas oublié de quelle utilité nous ont été les ballons pendant le siège de 1870, alors qu'ils emportaient de Paris nos espérances et qu'ils allaient rassurer nos familles... Eh ! bien, le ballon, lui aussi, semble appelé à devenir bientôt un instrument de mort.

La gravure que nous publions nous montre quel rôle terrible il peut jouer dans une guerre. A la poupe d'un bâtiment est placé un tambour autour duquel s'enroule un câble qui retient le ballon captif. Le vaisseau est hors de portée du fort attaqué, et le ballon monte et s'éloigne jusqu'à ce qu'il plonge dans l'intérieur de la forteresse. Alors on laisse tomber une énorme torpille chargée de dynamite, et rien ne résiste à l'engin destructeur.

Quant au ballon, il ne craint rien. A quelques centaines de mètres d'élévation il n'a à redouter ni les balles ni les boulets ; car, même pendant le jour, il est entouré de plus ou moins de vapeurs qui le cachent à l'ennemi.

Tandis qu'un marin déroule le câble, un officier communique avec les aéronautes au moyen du téléphone.

Lorsque l'art militaire ne sera plus qu'un art scientifique, les nations renonceraient-elles enfin à s'entre-déchirer ?

## La fête de Venise en l'honneur du roi Humbert

Le correspondant du *Monde illustré*, de Paris, donne sur cette fête les détails suivants :

La *Société du carnaval de Venise* a bien mérité de la population par la fête brillante qu'elle lui a donnée dans le jardin public. Mon pauvre pinceau ni l'habile burin de vos artistes ne sauraient rendre les effets étincelants des mille lumières dans la lagune sous le ciel étoilé de la plus belle nuit d'août. C'est dans une de ces fêtes et par une de ces nuits vénitienes que votre grand poète a dû trouver l'inspiration qui lui a fait dire :

J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Les propriétaires des magasins des *Procuratie Vecchie* ont voulu aussi fêter le roi et la reine à leur manière, en décorant admirablement le célèbre portique suivant les anciennes traditions. Les ornements et guirlandes étaient en feuilles fraîches et en reines-marguerites, l'éclairage se composait de lustres antiques et modernes, de verroterie de Murano portant des lumières de cire vénitienne : une véritable exposition de l'art ancien et nouveau de Venise qu'aurait envié l'Exposition de Paris. Aussi, l'effet en était-il splendide dans l'ensemble et ravissant dans les détails. Cette fête vénitienne rappelait bien la *Serenissima Repubblica* et les splendeurs de ses riches fêtes commémoratives.

La gondole du cortège royal est celle des comtes de Papadopoli, couverte de riches sculptures argentées sur fond bleu, décorées d'étoffes de soie bleu ciel et de fleurs artificielles où dominaient les roses et les marguerites symboliques ; c'est une des plus belles que Venise ait vues depuis longtemps sur ses eaux d'Azar.